

L'HYSTÉRIE N'EST PLUS CE QU'ELLE ÉTAIT

Diane Chauvelot

Introduction

Ce titre a l'air d'une boutade, alors qu'il correspond absolument à une réalité.

Les premiers écrits que l'on ait concernant l'hystérie remontent à deux millénaires avant Jésus-Christ : c'est dire qu'elle préoccupe les hommes depuis longtemps. Mais elle s'est toujours moulée sur les us et coutumes, sur les modes de pensée dominants, sur les préoccupations du moment. En fait elle a toujours fonctionné à la demande: la demande a changé, l'hystérie, aussi. .

Son histoire remonte à l'antiquité égyptienne et son nom lui a été donné par un Grec. Elle a de tous temps intéressé les médecins, les philosophes, les religieux, mais bien peu les psychiatres, puisqu'elle n'entrait pas dans le cadre des affections psychiques - et ce jusqu'à Galien, dont une observation va nous montrer que pour lui la question s'était enfin posée. Mais elle n'est plus ce qu'elle était, c'est vrai, au point que son nom - référence à l'utérus - disparaît. Au grand dam de Pierre Janet qui écrivait: « Le mot hystérie doit être conservé... , il serait très difficile aujourd'hui de le modifier, et, vraiment, il a une si grande et si belle histoire qu'il serait pénible d'y renoncer ».

Ce pas a pourtant été fait par les américains qui l'ont supprimé de la *Nomenclature Générale des Maladies* et du *Manuel de Diagnostic des Troubles Mentaux* en 1952. Il y est remplacé par le terme de « Symptôme de Conversion »: soit le point final de l'histoire, de la Haute Antiquité égyptienne et mésopotamienne jusqu'à Freud.

Mais que ce savoir sur l'hystérie ait un trajet parallèle à celui de la médecine, à savoir un immobilisme pétrifié et un langage de bois pendant des siècles, voilà ce qui est à craindre si l'on considère le passé.

Or suivre l'histoire de l'hystérie, c'est suivre l'histoire de la médecine, et la médecine ayant eu tant de mal à se différencier comme science autonome, c'est en fait une histoire des philosophies, donc des civilisations que nous avons à feuilleter. Et les surprises sont nombreuses dans ce déroulement des idées, qui soit s'imposent et défient le temps, soit s'effacent dans l'oubli, soit s'éclipsent après avoir triomphé, puis refont surface quelques

siècles plus tard et s'effacent à nouveau. Ce ne sont pas les plus intéressantes qui survivent, loin de là, vous l'allez voir. Et lorsque les plus riches de promesses, d'ouverture, d'avancée novatrice triomphent enfin, l'histoire nous montre qu'elles risquent d'être défendues si ardemment, si mot à mot, qu'elles se transforment en dogmes rigides, stériles, interdisant toute pensée créatrice asphyxiée par le psittacisme.

Il y a dans le déroulement de cette histoire un enseignement que nous devons prendre à notre compte, au point où nous en sommes de l'histoire de la psychanalyse.

L'Égypte

Le premier Manuel de Médecine parvenu jusqu'à nous est un document découvert à Kahoun, en Égypte. Il se situe dans le temps à environ 1900 avant J.C. et est hélas très incomplet. Mais ce qui en subsiste se rapporte essentiellement à l'hystérie, dénommée alors « troubles de l'utérus ». C'est en fait un traité énumérant les symptômes, les diagnostics et les traitements de ladite maladie. Ce qu'on y trouve, et qui nous paraît inacceptable, a néanmoins été accepté quasiment jusqu'au 19^e siècle :

- toute cette symptomatologie que nous regroupons sous le nom d'hystérie n'est imputable qu'au seul utérus. C'est dire que c'est la maladie d'un organe, que son origine en est sexuelle et spécifiquement féminine,
- que l'utérus déclenche la maladie parce qu'il est en état d'« inanition » c'est à dire qu'il n'a pas ce qu'il désire,
- qu'il manifeste son mécontentement en se déplaçant de manière intempestive.

La notion de base de toute cette médecine ancienne concernant l'hystérie est celle de l'organe itinérant.

Il est considéré comme un animal vivant dans le corps de la femme, revendiquant et fouineur. Affamé, nous dirions en manque, il se déplace avec une sorte d'anxiété motrice, bousculant les autres organes sur son passage: il écrase les poumons et déclenche des étouffements, des sueurs, il coince le cœur et entraîne des palpitations, il monte dans la gorge et fait boule - pour ne citer que quelques trajets coutumiers.

On se demande d'où a pu venir cette conception d'organe migrateur, conception que les plus grands esprits, observateurs et raisonneurs, n'ont pu qu'accepter. Il semble que ce soit l'observation des prolapsus utérins qui ait donné l'idée de généraliser le déplacement de l'organe. Ce déplacement pathologique se fait vers le bas, comme si l'utérus excédé cherchait à prendre la sortie, que des enfants issus de lui avaient déjà pris. Mais le prolapsus a sa pathogénie propre et n'est la cause d'aucune symptomatologie hystérique.

La méconnaissance de l'anatomie est évidemment à invoquer, mais on a du mal à croire qu'aucun médecin curieux n'ait jamais eu l'opportunité d'une autopsie, même en violation d'un interdit religieux. Comment admettre que les gréco-romains aient su pratiquer la césarienne - sans laquelle l'histoire ne compterait pas Jules César alors que le grand Galien lui-même a décrit la matrice de la femme comme bicornue parce qu'il l'avait vue de cette forme sur une lapine ?

Bref, les médecins d'alors avaient, face à leurs hystériques, deux soucis logiques :

- nourrir l'organe affamé,
- le persuader de regagner sa place.

Pour le nourrir, il fallait bien sûr marier les vierges et remarier les veuves.

Pour le persuader de reprendre sa place, le pelvis, il fallait le tromper, le séduire. Ou bien on agissait par en haut en faisant ingérer à la patiente des produits nauséabonds ou en lui faisant respirer des odeurs putrides, et je vous épargnerai le détail de leur fabrication décrit dans le papyrus - ou bien on faisait pénétrer dans son vagin de doux et suaves parfums balsamiques.

Cette notion de l'utérus migrateur si sensible aux parfums va perdurer des siècles. Jusqu'à Ambroise Paré, qui a su construire à l'usage des hystériques un spéculum à trous-trous pour assurer la pénétration des vapeurs aromatiques à l'intérieur du conduit vaginal, qui sans cela n'est qu'une cavité virtuelle. Bien plus : les balsamiques à odeur forte, telle la valériane, sont encore considérés comme antihystériques spécifiques dans le *Manuel de Pharmacologie* publié à Philadelphie en 1918. Soit 23 ans après les *Études sur l'hystérie*.

Mais bien d'autres documents témoignent de l'intérêt des médecins d'Égypte et de Mésopotamie pour l'hystérie. L'un deux, un peu plus tardif - 16^e siècle avant J.C. - qui tient lieu de monographie générale traitant de la médecine, l'obstétrique et la chirurgie traumatique, est le papyrus Ebers, du nom de l'égyptologue allemand qui l'a découvert. Un long chapitre y traite de l'hystérie, sous le nom de « maladies des femmes ». Il poursuit ce qui était approché dans le papyrus de Kahoun, mais avec beaucoup plus de précisions. Les principes utilisés pour « entraîner la matrice de la femme à regagner sa place » exposent toute l'ingéniosité appliquée à soulager les femmes hystériques, en ajoutant non seulement des éléments magiques ou religieux, mais encore des contingences sexuelles, tant dans la réalité que dans le domaine des symboles.

Ainsi, on faisait asseoir la malade sur des draps humides parfumés, imprégnés de myrrhe liquide. Si l'organe itinérant n'obtempérait pas, on faisait plus : des fumigations d'excréments d'homme, séchés, mélangés à de l'encens, devaient dégager des fumées - et il est bien précisé : « il faut que la fumée pénètre la vulve ». Il y a là, pour attirer l'utérus, non seulement les odeurs suaves, mais la présence d'un produit du sexe opposé. Enfin, on y voit décrit un raffinement symbolique: sur le charbon de bois parfumé dont les fumées doivent pénétrer la vulve de la malade est placée une figurine de cire représentant un ibis. Si pour nous l'oiseau est une image phallique, elle était plus encore pour les égyptiens : l'ibis était la représentation du Dieu Thôt, divinité mâle, dieu du savoir et de la sagesse.

Ce traitement est tout à fait rationnel vis-à-vis de ce qu'était pour eux la pathogénie des troubles hystériques. Qu'ils aient fait appel à une image mâle pour séduire un organe femelle troublé nous paraît logique et indique sans le dire que la question était posée pour eux du comportement sexuel.

Le fait qu'il s'agisse d'un Dieu marque le glissement d'une médecine rationnelle vers une médecine magico-religieuse, dérapage qui s'est fait tout le long de l'histoire de la médecine et les a le plus souvent fait coexister.

Ce sont ces conceptions de l'étiologie et des traitements de l'hystérie qui sont la preuve de la continuité de la pensée médicale des Égyptiens de la Haute Époque jusqu'à la Grèce et jusqu'à Rome.

N'oublions pas que pour Hippocrate lui-même, dans le *De morbis mulierum* - « des maladies des femmes » -, la maladie qu'il a lui-même baptisée « hystérie » est due aux déplacements de l'utérus en état d'inanition. Et enfin que Platon lui-même dans le *Timée* écrit textuellement : « Chez les femelles, ce qu'on nomme la matrice ou utérus est, en elles, comme un vivant possédé du désir de faire des enfants.

Lorsque pendant longtemps et malgré la saison favorable, la matrice est demeurée stérile, elle

s'irrite dangereusement; elle s'agite en tout sens dans le corps, obstrue les passages de l'air, empêche l'inspiration, met ainsi le corps dans les pires angoisses et lui occasionne d'autres maladies de toute sorte ».

Hippocrate

Si Platon est aussi sûr de lui dans ses affirmations, c'est qu'il fait écho à son contemporain Hippocrate, né son cadet, mais déjà âgé de 87 ans lorsque lui-même mourut. On ne sait pas grand chose de la vie d'Hippocrate, modeste et par conséquent discret, si ce n'est sa longévité qui n'est peut-être que publicitaire. Il est né en 460 av. J.C., Platon avait déjà 33 ans, dans l'île de Cos où brillait une célèbre école de médecine, voyagea beaucoup dans toute la Grèce et a laissé un *Corpus Hippocraticum* de 72 volumes dont on ne peut garantir qu'il les ait tous écrits de sa main, et que l'on connaît surtout à travers les *Dialogues* de Platon.

En ce qui nous concerne, ce qui est flagrant, c'est qu'il persiste dans la voie ouverte par les Égyptiens. L'hystérie pour lui est bien une maladie provoquée par l'utérus - *hystera* - donc il lui donne ce nom d'hystérie : soit une précision, mais pas novatrice. Le mot apparaît pour la première fois dans un de ses aphorismes : « Chez une femme atteinte d'hystérie - ou accouchant laborieusement - l'éternuement qui survient est favorable ». C'est dire que la contraction spasmodique repousse l'utérus à sa place dans le pelvis. Enfin, il fait du mot un adjectif qualificatif quand il attribue, comme on peut s'y attendre, à un déplacement de l'utérus, le *globus hystericus* spécifique de la maladie.

Un seul organe malade entraînant n'importe quelle maladie, voilà bien l'univers de l'hystérie, et la description des différents symptômes correspond à la géographie des différentes positions prises par l'organe itinérant, depuis les titillements sous les ongles des orteils jusqu'à la cécité ou l'aphasie hystérique, en passant par les reins gonflés et le foie menacé. Sous la gouverne d'Hippocrate on se devait de respecter le foie que toute manipulation devait éviter au cours des examens manuels cherchant à localiser l'utérus.

Pour les traitements de l'hystérie, ce sont les mêmes que chez les Égyptiens anciens, en moins sauvages. Mais on ouvre de force la bouche des malades pour leur faire avaler des boissons déplaisantes, parallèlement aux fumigations, fétides pour le nez, aromatiques pour le bassin. Pour les jeunes filles, le médecin hippocratique était encore plus timoré: pas de fumigations, ni par en haut, ni par en bas. Il leur était seulement recommandé de s'abstenir de mettre du parfum dans les cheveux, de n'en même pas respirer, et de prendre époux au plus vite.

Rien de tout cela n'est nouveau et ne légitime l'immense renommée d'Hippocrate. Mais il a introduit la notion toute nouvelle, sans pour autant rejeter celle de l'organe migrateur, de névropathie hystérique : mutisme hystérique, paraplégie hystérique y sont décrits avec exactitude. Il décrit des névralgies hystériques, crurales ou sciatiques: mais ce talent d'observation, tout à fait novateur, ne l'éloigne pas de ce qu'il a appris à la faculté de Cos. Ces symptômes sont dûs à ce que la matrice s'est tournée aux jambes et aux pieds. Quant au traitement, il est facile à deviner: grands lavages à l'eau chaude, bains de vapeurs, fumigations fétides et onctions avec du parfum de rose : mêmes causes, mêmes effets, mêmes traitements que chez les Égyptiens une vingtaine de siècles avant.

Pourtant Hippocrate cherche à expliquer cette irritation de l'utérus, sans se contenter d'en prendre acte : la cause lui paraît en être la continence. D'une part la continence dessèche

l'utérus qui fuit sa place en quête d'humidité, d'autre part elle entraîne l'aménorrhée avec une rétention toxique. Ce problème de rétention va être repris plus tard par Galien, et plus tard encore par Paracelse sous la forme de maladies du tartre mais ce qui est à retenir, c'est la continence comme cause de l'hystérie. C'est à dire un problème de sexualité, toujours sous-entendu depuis l'Antiquité, mais jamais explicité.

Ce à quoi Hippocrate s'attache encore et fait nouveauté, c'est la recherche du diagnostic différentiel qui va l'entraîner à établir des bases rationnelles à la médecine : l'observation, la réflexion et non la référence aux théories apprises. Ainsi, c'est au sujet de l'épilepsie que la question du diagnostic différentiel s'est posée : une épileptique qui se souvient qu'on lui a palpé le ventre pendant sa crise n'est pas une épileptique mais une hystérique. Il a observé que la vraie épileptique n'a aucun souvenir de sa crise.

Et c'est là qu'Hippocrate a eu à se battre avec la conception de l'épilepsie en usage à son époque : c'était le mal divin, c'était le mal sacré. Il n'a pas mâché ses mots pour affirmer que si on faisait de cette maladie une manifestation divine, c'est tout simplement parce qu'on n'y comprenait rien. En fait, il affirmait, ce qui était audacieux, et d'une nouveauté essentielle, que toute maladie était due au dysfonctionnement d'un organe et non à une volonté divine malveillante. En l'occurrence, il avance que l'épilepsie serait motivée par une maladie du cerveau, dont il fait du même coup l'organe essentiel de la physiologie humaine. C'est partant de l'observation de l'épilepsie qu'Hippocrate est arrivé à une conception du cerveau humain qui n'est pas démodée : c'est lui le siège de toutes les perceptions, de toutes les pensées, des rêves, des terreurs et de l'ignorance. Il est l'organe le plus important du corps humain, au service duquel celui-ci fonctionne.

Mais... mais si pour lui l'épilepsie ne peut être qu'une maladie du cerveau, l'hystérie n'est tout uniment qu'une maladie de l'utérus. Doit-on en penser que c'est grand dommage ? Non, puisque sa conception révolutionnaire de la priorité du cerveau et de la pensée a été totalement oubliée pendant les deux millénaires suivants où on a pourtant récité Hippocrate par coeur et en latin : « Bonus, bona, bonum, et voilà pourquoi votre fille est muette », écrivait Molière d'une jeune fille dont la mutité soudaine n'était certainement pas due à un ramollissement de la scissure de Rolando.

A quoi a servi tout le cote novateur de sa pensée quand on voit ce que ses successeurs en ont fait ? Qu'il ait pris parti pour l'expérimentation contre la théorie enseignée, qu'il ait fait de la médecine un art spécifique doté d'un langage technique, qu'il ait apporté à toute sa recherche ordre et méthode, qu'il ait eu la modestie d'énoncer le « *primum non nocere* », la précaution de doter la profession d'une éthique d'honnêteté, l'audace de rompre avec la superbe et l'arrogance des confrères de son époque, tout a été enfoui dans un catéchisme routinier jusqu'à ce qu'un autre homme, bien plus tard, un millénaire plus tard, commence lui aussi par jeter son bonnet rouge par dessus les moulins, Paracelse, qui va rompre la tradition stérile.

Asclepios

Nous voici donc après Hippocrate. La Grèce dispose grâce à lui d'une médecine rationnelle fondée sur une éthique de rigueur et de modestie, à laquelle on prête allégeance par un serment. C'est ce même serment d'Hippocrate que nous sommes tenus, encore aujourd'hui, de prononcer lors de la soutenance de thèse. Beaucoup de maladies sont alors soignées avec

succès, certains cancers sont même opérés. Mais bien des maladies chroniques, confuses, et parmi elles surtout l'hystérie, sont abandonnées par les médecins qui avaient alors parfaitement le droit de n'accepter que les malades qu'ils pensaient tirer d'affaires à leur avantage. Pour ces malades, les chroniques sans cure, il restait bien sûr les secours de la religion et de la magie sur lesquels le peuple comptait essentiellement.

Mais pour ces maladies, et donc surtout pour les hystériques, se leva la gloire d'une troisième médecine, basée celle-la sur les rêves.

Les rêves étaient, avaient toujours été des messagers des dieux eux-mêmes, établissant ainsi un contact vivant avec les hommes et se donnant la peine de s'adresser à eux pour leur donner des explications ou des ordres. Tout au long de l'Antiquité, on avait déjà vu des destinées entièrement fondées sur un rêve : le grand Galien lui-même, nous l'allons voir, a dû sa carrière à un rêve, et l'humanité en a porté le poids pendant les siècles qui s'égrenèrent ensuite. L'avènement du monothéisme vit Dieu lui-même, ou ses démons, ou ses saints venir ainsi nuitamment bouleverser le destin des hommes. Cette emprise du rêve a duré depuis l'antiquité la plus reculée, le livre de la clef des songes en main, jusqu'à Freud qui, passant de l'universel de l'au-delà à l'individuel du vivant en a fait l'expression des facéties de l'inconscient de chacun.

Cette nouvelle thérapeutique, fondée sur le rêve, s'adressait donc essentiellement à l'hystérie que la médecine hippocratique abandonnait. C'était le culte d'Asclepios, dieu de la médecine, et Asclepios, c'est la passion de guérir.

Pour le comprendre, quelques mots de son histoire sont nécessaires.

Il était fils d'Apollon et d'une charmante jeune Grecque dont le père, ignorant cette liaison avec un dieu, imposa le mariage avec un jeune homme du voisinage qui lui convenait. Apprenant ce mariage, Apollon furieux décida de brûler l'infidèle, mais la retira mourante du brasier quand il se souvint qu'elle portait un enfant de lui. Il sauva donc l'enfant, Asclépios, et le confia au centaure Chiron, lui-même le médecin et le savant le plus célèbre de son temps. Élevé dans les sciences des traitements et de l'herboristerie, le jeune Asclepios dépassa rapidement son éducateur et acquit une immense renommée. Telle, d'ailleurs, qu'elle arriva jusqu'à Hades, le dieu des Enfers, qui en prit ombrage et alla porter plainte à Zeus : qu'allait devenir son empire si ce mortel, non content de guérir tous ses malades, allait maintenant jusqu'à ressusciter les morts ? Depuis longtemps déjà, la barque de Charon abordait toujours vide au quai des Enfers. Zeus prit sa demande en considération et décida la mort du fauteur de désordre, tandis qu'Apollon, invoquant sa paternité s'y opposait. Zeus trancha le dilemme en appelant Asclepios dans l'Olympe devenu un dieu immortel, il ne lui restait plus que le rêve pour entrer en contact avec ses malades. Moyennant quoi il resta pour le moins aussi efficace que de son vivant.

Son culte et ses consultations se déroulaient dans des temples pour lui érigés dans des régions champêtres séduisantes. Ils étaient constitués de petites pièces fraîches, aérées, discrètes, où venaient souvent se réfugier les serpents des alentours. Les chambres de ces temples étaient vides, exception faite d'un meuble, un seul, mais un dans chaque pièce de consultation.

Et ce meuble était un divan.

L'hystérie, le rêve, le divan.

Le malade accueilli par les prêtres s'acquittait du sacrifice d'usage et après des ablutions lustrales allait s'allonger, détendu, sur son divan. Resté seul, il s'endormait rapidement, et Asclépios lui apparaissait en rêve, appuyé sur le bâton avec lequel il écartait

les serpents et donnait sa consultation. Il parlait au malade, expliquait, manipulait au besoin, et infailliblement, le malade, aussi méfiant qu'il ait pu être au début, se réveillait guéri. Suggestion, hypnose ?

C'est l'hystérie qui a créé le dieu de la médecine, qui alimentait les temples d'Asclépios, et leurs servants. Car si, l'explosion de reconnaissance passée, le malade guéri regimbait au petit cadeau d'usage, infailliblement sa maladie lui retombait dessus. Les observations médicales nombreuses et détaillées ont été retrouvées en particulier dans les ruines du grand temple d'Asclépios d'Épidaure. Bien plus circonstanciées que celles que l'on peut voir actuellement à Lourdes par exemple. Tout y était noté : la maladie, la réticence éventuelle du patient, l'intervention du dieu, la modalité de la guérison. Le problème des honoraires n'y était point minimisé : les plus pauvres offraient un cadeau des plus modestes - quelques figues ou du raisin, - mais les riches étaient incités à payer largement : des pièces d'or, voire la construction d'un nouveau temple.

Donc, en plus d'une médecine hippocratique rationnelle, d'une médecine magico-religieuse populaire, a fleuri dans toute la Grèce une médecine fondée sur l'hystérie. On comptait plus de 300 temples d'Asclepios pendant le règne d'Alexandre. Donc une médecine fondée sur l'hystérie, fonctionnant par et pour les hystériques et fonctionnant admirablement : le bâton et les serpents, c'est Asclepios, c'est l'hystérie.

Florissant, le culte d'Asclepios, traversant l'histoire de la Grèce, au delà d'Alexandre, se dirige vers l'Italie. C'est l'avènement du christianisme, le rayonnement de l'empire romain. Asclepios se retrouve à Rome avec ses temples et ses statues, c'est devenu Esculape en latin. Les médecins ambitieux viennent de partout, de Grèce et d'Asie mineure, ils montent à Rome faire carrière en concurrence avec les médecins romains.

C'est ainsi que nous avons encore quatre auteurs à aborder rapidement, avant le grand trou noir qui s'est amorcé à la décadence de Rome pour se prolonger jusqu'à la Renaissance et la Réforme. Trou noir pour la médecine, qui s'est effondrée jusqu'à tomber au niveau d'un simulacre ridicule, trou sanglant pour les hystériques qui furent par milliers pendues, noyées et brûlées vives. Aucune des grandes idées d'Hippocrate, pourtant inlassablement réitérées, ne fut d'un quelconque pouvoir contre un savoir qui ne fut qu'encyclopédique et une foi religieuse, superstition.

Donc à Rome, au premier siècle après J.C., on retrouvait comme à l'accoutumée Esculape et ses temples, une médecine magico-religieuse et une médecine rationnelle, représentée par des médecins patentés. (On peut lire dans *Neropolis*, le livre de Montheillet, l'aventure du jeune héros de l'histoire, mourant d'une maladie de langueur, abandonné par les différents médecins, mais sauvé par un miracle de Saint Paul lui-même).

Celse

Aulus Cornelius Celse était un citoyen romain, savant et érudit, dont on sait seulement qu'il vécut au premier siècle avant J.C. Il connut donc la tyrannie de Néron et la gloire de Sénèque, dont Néron exigea la mort. C'était lui-même un érudit dans tous les domaines, et son savoir médical était si fidèle à l'enseignement d'Hippocrate qu'il était surnommé l'Hippocrate latin. Mais il n'était vraisemblablement pas diplômé de médecine, aussi ses confrères ont-ils préféré l'ignorer. Ce dédain s'est aggravé avec le temps, au point qu'il est tombé dans le trou noir dont nous parlions, et n'a été redécouvert qu'à la Renaissance. Il fut alors lu et commenté,

admiré pour la beauté de sa langue écrite et rebaptisé le Cicéron des médecins.

Son travail sur l'hystérie atteste de sa dépendance admirative à Hippocrate, encore qu'il délaisse le terme d'hystérie au profit de celui de « la » maladie de la matrice. L'idée d'utérus itinérant étant toujours vivante, Celse préconisait le traitement classique auquel il apporta quelques perfectionnements modernistes : un régime alimentaire avec suppression du vin, la persévérance dans le traitement, le sport et les massages. Enfin une innovation conseillée pendant la crise, innovation qui sitôt adoptés s'universalisa de manière dramatique : la saignée. Il ne peut être tenu pour responsable de l'usage aberrant qui a été fait de la saignée, qu'il n'indiquait que comme traitement d'urgence pour abréger une crise, quitte d'ailleurs à lui substituer des ventouses si la saignée risquait d'être choquante. Il fut en fait le type même du médecin rationnel de tradition hippocratique.

Arétée de Cappadoce

Probablement contemporain de Celse, Arétée de Cappadoce a laissé par ses écrits rédigés en grec une œuvre médicale qui vient compléter celle de Celse, en tout cas dans le domaine de l'hystérie. Partant d'Hippocrate, auquel il est encore plus fidèle que Celse, si c'était possible, tenant compte également de l'enseignement de Platon, il y ajoute les conceptions personnelles qu'il tire de son pouvoir d'observation. Ce qui fait qu'il apporte d'une part un exposé de toute la pensée médicale de son temps, d'autre part des points de vue nouveaux et personnels.

L'ensemble de la pathologie se divisait pour lui en deux catégories les syndromes aigus et les chroniques. L'hystérie qui était pour lui « la suffocation de la matrice » - à croire que pour les fidèles d'Hippocrate le terme hystérie n'était pas pris très au sérieux, l'hystérie donc faisait partie des maladies aiguës.

Sa conception de l'utérus était point pour point celle de Platon : « Au milieu du bassin de la femme se trouve la matrice, organe sexuel qu'on dirait presque doué d'une vie qui lui est propre... Rien en un mot de plus mobile et de plus vagabond que la matrice... La matrice aime aussi les odeurs agréables et s'en approche, déteste et fuit les désagréables... de sorte que la matrice est entièrement chez la femme comme un animal dans l'animal ». Plus loin, il précise sa méconnaissance de l'anatomie : « Chez les femmes, la matrice suspendue dans le bas-ventre avec ses ailes ou membranes tendues de chaque cote de la région iliaque se montre tel un animal extrêmement sensible aux odeurs..., ses ailes ou membranes, comme les voiles d'un vaisseau, se prêtent à tous ces mouvements ».

Voilà pour son étiologie, en ligne directe d'Hippocrate et de Platon. Mais il prend de plus en compte le problème du prolapsus utérin, dont il fait un accident symétrique à l'ascension brutale de l'utérus, entraînant le tableau dramatique du paroxysme hystérique, avec suffocation et asphyxie, symptôme d'urgence pour lequel Celse avait conseillé la saignée. Mais il n'a pas été sans remarquer qu'avec l'âge, l'utérus, malgré ses membranes faisant voiles, l'utérus montrait des signes de fatigue, et que par là même, les dames d'un certain âge risquaient moins les paroxysmes asphyxiants que les demoiselles. Jusque là l'âge des patientes n'avait apporté aucune variante dans le pronostic des crises d'hystérie.

Pour les traitement, il reste dans la tradition hippocratique, prenant au pied de la lettre l'aphorisme d'Hippocrate relatif à la valeur curative de l'éternuement, dont il fait un apport thérapeutique. Le traitement qu'il propose s'appuie encore sur les prescriptions égyptiennes,

et ce sans modifications émoullientes. Il conseille de proposer aux narines « de vieilles urines, dont la mauvaise odeur et la force sont telles qu'elles pourraient rappeler un mort à la vie, et très propres conséquemment à faire descendre la matrice ».

Mais si Arétée de Cappadoce a sa place dans cette recherche sur l'aventure de l'hystérie, ce n'est pas pour ses conceptions étiologiques et curatives qui sont du classicisme le plus pur, même exposées avec plus d'humour que par ses prédécesseurs, c'est parce que l'acuité de ses observations l'a amené à exposer enfin un fait tout à fait nouveau, encore qu'il n'ait pas été en mesure de l'expliquer bien précisément. Il perçoit quelque chose qui aurait peut-être à voir avec des états épileptiques, une forme d'hystérie qui n'aurait peut-être rien à voir avec l'utérus : bref, il expose une conception entièrement nouvelle, celle d'une hystérie masculine. Il observe que cette phase cataleptique de la crise hystérique paroxystique, ce moment angoissant qui ressemble à s'y méprendre à la phase sthénique précédant la phase clonique de la crise épileptique, cet état catatonique se retrouve chez les hommes. Et chez les hommes, on ne peut attribuer l'hystérie à l'utérus. Arétée avance donc l'idée d'une hystérie sans utérus concernant les hommes. Une manifestation hystérique ressemblant à l'épilepsie, cette épilepsie dont Hippocrate avait affirmé qu'elle était due à une maladie du cerveau, et non à une intervention divine.

Mais cette idée ne plut pas et fut refoulée.

Redécouverte quelque quinze cents ans plus tard, elle fut derechef rejetée dans l'oubli.

Soranus d'Éphèse

Avec Soranus d'Éphèse, un grand pas va enfin être fait : l'utérus n'est pas un animal errant.

Soranus était originaire d'Éphèse, en Asie mineure. Il aurait fait sa médecine à Alexandrie, le grand centre de la médecine scientifique, fondée du temps d'Hippocrate. Comme beaucoup de ses confrères grecs, il alla, ses études terminées, à Rome et y exerça la médecine sous les règnes de Trajan et d'Hadrien. Il écrivit beaucoup, obtint un immense succès de praticien et de théoricien au point d'être appelé « *Medicorum princeps* » - le prince des médecins.

Très hippocratique dans son idée de l'éthique médicale, il recommandait aux médecins et aux sages-femmes qui appliquaient son enseignement gynécologique et obstétrical de ne pas boire, de n'être pas cupide, de ne pas fournir d'abortifs et surtout de ne tenir aucun compte des rêves, présages et autres superstitions.

Voilà un novateur.

Où en était donc la médecine à cette époque ?

On comptait trois groupes:

- les dogmatiques ou rationalistes; ils s'appuyaient sur des conceptions théoriques et mettaient à la base de leur savoir l'anatomie et la physiologie: leur démarche était de découvrir la cause du dysfonctionnement afin d'agir spécifiquement sur cette cause. Ils n'étaient pas les plus nombreux et c'est dommage, car déjà on voit poindre Claude Bernard;
- les empiriques, s'appuyant, eux, sur la philosophie du scepticisme : aucun savoir n'est sûr, on ne peut compter sur aucune cause. Le seul raisonnement possible reste l'expérience, l'observation et l'analogie;
- les méthodiques, auxquels appartenait Soranus, considéraient l'anatomie et la physiologie

comme superfétatoires. Leur conception résultait d'une philosophie qui rappelle l'orientale et la médecine chinoise qui en découle : le corps humain constitué de particules minuscules et non fissibles circulant de façon régulière et constante, constituant un flux, un souffle de vie. C'est le Tao des chinois. L'état morbide découlait de ce flux: soit trop rapide et précipité, soit ralenti ou stagnant. Ce trop opposé au pas assez était le dysfonctionnement à préciser pour faire un diagnostic. Ainsi, la pathologie dans son ensemble était réduite à deux états diamétralement opposés

- soit le *status strictus*, c'est à dire le trop sec trop tendu, trop serré,
- soit le *status laxus*, trop humide, trop relâché, trop fluide. C'est apparemment un aspect caricatural de la dualité complémentaire du Yang et du Yin des Chinois, et de plus corrompu par l'introduction d'un état mixte quand vraiment ces deux catégories opposées ne convenaient pas. Autrement dit, de deux choses ce pouvait être la troisième. Quant au système thérapeutique en découlant, il est aussi simple, puisqu'il se résume aux astringents pour le status laxus, et aux calmants pour le status strictus.

Si Soranus est le prince des médecins, c'est bien entendu qu'il a pris des libertés avec les théories qu'il affichait. C'était en fait un excellent anatomiste et physiologue, en particulier dans le domaine des organes et des fonctions sexuelles de la femme. Seul l'hymen lui paraissait inconnu, comme s'il ne lui avait jamais été donné d'avoir à examiner une jeune fille. Cette ignorance chez un gynécologue a poussé certains auteurs à poser des questions quant au statut social des jeunes filles dans la Rome décadente.

Pour ce qui est de l'utérus, il rejette, - enfin -, avec vigueur le concept d'organe itinérant remontant à plus de deux millénaires et soutenu par tous les grands Hippocrate en tête. Il y fallait une grande audace. Mais il en reste à l'idée de l'utérus comme organe causal de l'hystérie et, en tant que méthodiste, il fait de l'hystérie une variante de type status strictus, soit une maladie de constriction de l'utérus, mais affectant tout le corps.

De plus, il divise très classiquement la maladie hystérique en deux classes : l'aiguë et la chronique.

L'aiguë est une attaque de suffocation - d'où le nom de suffocation utérine avec aphonie et perte de connaissance associée à des convulsions: il situe le diagnostic différentiel avec l'épilepsie, soit amnésie ou pas.

La chronique est une maladie de constriction appelant le relâchement, l'assouplissement par des moyens doux d'abord : repos, semi-obscurité, chaleur, massages à l'huile d'olive, puis progressivement plus impératifs comme les ventouses au pubis. Mais enfin, si l'émollient n'adoucit pas le spasme et si l'astringent ne raffermi pas l'avachi, selon les règles de la doctrine méthodique, c'est-à-dire l'application des « *contraria contrariis* », alors Soranus appliquant son éclectisme fait appel aux « *similia similibus curantur* », thérapeutique qui ne fut reprise que bien plus tard - revoilà Paracelse - et qui est à l'origine de l'homéopathie de Hahnemann.

Enfin, pour ce qui est des traitements pratiques à son époque, Soranus les critique tous, même ceux proposés par Hippocrate. Il n'était pas d'accord avec la pression sur le ventre pour faire redescendre l'utérus - puisque, à son avis, l'utérus était bien à sa place. Il n'était pas d'accord avec le tintamarre provoqué par des vases d'airain cognés devant les oreilles, pas d'accord avec les hurlements dans les oreilles accompagnés d'insufflation de vinaigre dans le nez, pas d'accord avec Hippocrate qui à l'aide d'une canule soufflait de la paille de fer dans l'intestin pour amener une inflammation de celui-ci. Toutes ces manœuvres sont pour Soranus inutiles, puisque « l'utérus ne quitte pas le flanc, alléché comme un animal,

fuyant les mauvaises odeurs ».

En somme Soranus s'est comporté en observateur extérieur à l'hystérie, se refusant à voir à quel point tous ces traitements barbares imposés aux hystériques depuis des siècles ne pouvaient qu'être inscrits dans leur désir.

Galien de Pergame

On a beaucoup écrit sur Galien, il n'est pas nécessaire de s'y étendre ici : nous tacherons de ne retenir que ce qu'il a apporté à l'hystérie en particulier et sa position de sommet et de dernier bastion de la médecine gréco-romaine, avant les quatorze siècles qui vont suivre de garde-à-vous devant son œuvre.

Galien naquit en 129 à Pergame, ville d'Asie Mineure célèbre pour son temple d'Asclépios, ses gladiateurs et son École de Médecine. De langue grecque, il reçut de son père le nom de Galenos -le Pacifique. Ce qu'il ne fut pas, car il était orgueilleux, ambitieux et querelleur. Son mépris pour ses confrères était en général très justifié, et la haute estime, justifiée aussi d'ailleurs, dans laquelle il se tenait fait que contrairement aux auteurs dont nous avons parlé, il a, dans toutes les occasions possibles, commenté sa propre vie. On sait donc que son père était un savant et un philosophe, d'une grande sagesse et d'un grand savoir, en opposition à une mère clabaudante et revendicative: il évoque, pour illustrer ses parents, les rapports de Xanthippe et Socrate. Ce père exemplaire lui enseigna la logique, l'arithmétique, le destinant à la philosophie. Mais un rêve intervint, lui indiquant que c'est vers la médecine que le jeune Galien, 17 ans, devait être orienté. Il était bien placé pour profiter des maîtres célèbres de la faculté de Pergame, mais son père le convainquit de « ne pas s'affilier à la légère à la première École venue, mais de les étudier toutes et de les comparer ».

Ce que fit Galien. Sitôt diplômé, il parcourut l'Asie Mineure et la Grèce pendant neuf ans, observant toutes les maladies qu'il rencontrait, jusqu'à Alexandrie où la Faculté de Médecine conservait sa primauté. A 28 ans, il rentre à Pergame et reçoit la fonction de chirurgien des gladiateurs. Pendant quatre ans il est à même de par cette fonction d'étudier l'anatomie et la physiologie et il devient spécialiste de chirurgie orthopédique et esthétique.

C'est alors qu'il décide l'aboutissement de sa carrière : il va s'installer à Rome. Son succès est immédiat et immense, sa fortune s'établit, il met tous les confrères en position humiliante en leur prenant leur clientèle et en les couvrant de son ironie. Grisé, il se produit en public avec des cours d'anatomie et des dissections d'animaux qui distraient les aristocrates lassés des jeux sanglants du cirque.

Mais survient une épidémie de peste, et plantant là malades et admirateurs, il s'enfuit et rentre à Pergame.

La peste éteinte, la cour de Rome le rappela et il revint, un peu amendé. Plus d'exhibitions, plus d'enseignement public, il travaille et s'occupe de ses patients « ne disant rien de plus que nécessaire », commente-t-il.

Lorsque l'empereur Antonin, désireux de s'assurer ses soins, lui demanda de l'accompagner en Germanie où une campagne guerrière l'attendait, Galien eut devant les hordes germanes la même attitude que devant la peste. Mais au lieu de s'enfuir, il invoqua Asclépios devant l'empereur, Asclépios son dieu familial et personnel, qui l'avait sauvé dans le passé d'une « affection suppurative », auquel il vouait un culte pieux. Or Asclépios lui interdisait d'aller en Germanie. Il resta donc à Rome jusqu'à la fin de sa vie.

Vis-à-vis de l'hystérie qui nous occupe ici, il est un point sur lequel il est entièrement d'accord avec Soranus, qu'il avait lu, bien sûr: que l'utérus n'est pas un animal itinérant. Ce rejet d'une base hippocratique a peut-être été facilité par l'antériorité de Soranus.

Mais ses innovations et ses ouvertures sont nombreuses, et ce n'est pas sans raison qu'il domina tout le Moyen-Age au titre de grand innovateur de l'Antiquité.

En fait, il est le premier inventeur de la psychosomatique. Dans son traité « *Que les mœurs de l'âme sont les conséquences des tempéraments du corps* », il insiste sur les incessantes interactions entre le psychisme et l'organisme. Il recherche en vain le siège de l'âme, mais affirme son influence sur le fonctionnement du corps. Inversement, le corps commande à l'humeur et au déroulement de la pensée.

Il prend comme exemple de cette influence de l'âme sur le corps l'observation d'une hystérique qu'il avait été consulter. La trouvant inerte et triste, il s'était assuré d'abord qu'elle ne souffrait d'aucune maladie corporelle. Puis quelqu'un entra annoncer que le danseur retenu pour la soirée était un certain Pylade. A cette nouvelle, l'état de la malade empira brusquement, son pouls, que Galien eut l'idée de contrôler dans l'instant, s'était affolé, rapide, filant, irrégulier. Revenant le lendemain, Galien avait demandé qu'on vînt prévenir la malade en sa présence que le danseur de la soirée serait X. Rien, le pouls n'indiqua aucun changement. Même manège le surlendemain, avec le danseur Y. Mais lorsqu'on revint annoncer Pylade, la malade retomba en syncope. D'où Galien conclut qu'elle était amoureuse de Pylade, et que c'est cet amour rentré qui la mettait dans ces états languides. Qu'il termine son observation en raillant ses confrères n'ajoute rien à sa gloire, mais nul n'est parfait. Il a établi une relation de cause à effet entre la passion et la symptomatologie hystérique, mais il n'a pas généralisé. Il est passé à côté, mais tout près, de l'étiologie psychique de l'hystérie. Pourtant, il s'était particulièrement attaché à l'étude de l'hystérie qui semble avoir fait florès à cette époque. Parlant des hystériques, il a dit d'elles « c'est en ces termes qu'elles-mêmes se décrivent », ce qui tout de même parle du statut social des hystériques dans ce IIème siècle à Rome. Il les a subdivisées en trois catégories de gravité croissante, mais toutes, des plus légèrement atteintes jusqu'aux plus dramatiques, toutes souffrent d'affection utérine. Comme quoi il a pu, après Soranus, rejeter l'idée ancienne de l'utérus errant, mais l'idée de l'utérus organe cause de l'hystérie, tout de même il n'a pas eu le courage de la renier, même en invoquant le rôle de l'âme.

Et pourtant, encore une fois novateur, il a repris la notion de l'hystérie masculine. Et il lui donne une assise, non psychique bien sûr, mais tout de même plus solide que celle d'Arétée de Cappadoce.

Arétée, en méthodiste, était arrivé à la conception d'une hystérie masculine par un raisonnement analogique. Puisque les femmes pouvaient être sujettes à des crises hystériques ressemblant à des crises épileptiques, mais qui n'étaient pas épileptiques - et que les hommes pouvaient présenter les mêmes symptômes, c'est qu'ils souffraient, présentant des symptômes identiques, de la même maladie. Et puisqu'on attribuait à l'utérus l'étiologie de l'hystérie, il fallait admettre

- ou bien une hystérie masculine sans cause utérine,
- ou bien l'existence d'une maladie atteignant les deux sexes, l'hystérie, mais dont la cause alors ne serait pas l'utérus.

Devant ce dilemme, Arétée s'est contenté d'affirmer l'existence d'une hystérie masculine sans utérus.

Galien, lui, a trouvé une cause valable dans les deux sexes pour expliquer l'hystérie : cette cause commune est la rétention, et l'origine de cette rétention est la continence sexuelle.

Pour Galien, si l'utérus était à l'origine du flux menstruel, il était de plus responsable de l'émission d'une liqueur séminale, homologue du sperme masculin, émise comme chez les hommes lors du coït. En cas d'abstinence - jeunes filles ou veuves cette liqueur séminale non émise, jointe bien souvent à l'aménorrhée, entraînait une sorte d'empoisonnement : refroidissement du corps, corruption du sang, irritation des nerfs provoquant la crise hystérique.

Il cite en exemple l'histoire d'une patiente hystérique, une veuve qu'il a suivie pendant des années, entièrement guérie après son remariage, et rechutant dramatiquement après la mort de son deuxième époux: « Il est reconnu, écrit-il, que cette maladie touche particulièrement les veuves, et surtout celles qui ont été régulières dans leurs menstruations, fertiles, réceptives et ardentes devant les avances de leur mari ».

Chez les hommes, même cause, mêmes effets : « J'ai connu des individus qui, par pudeur, s'abstenaient des plaisirs vénériens et tombaient dans la torpeur »

La rétention spermatique, chez l'homme comme chez la femme, fait venin.

Il y a donc bien une cause commune pour une maladie des deux sexes, mais tout de même avec cette réserve respectueuse : c'est malgré tout l'utérus qui est à l'origine de la rétention et donc de l'hystérie féminine : l'obédience à Hippocrate est respectée.

Galien a beaucoup apporté à l'hystérie, mais les générations qui l'ont admirativement suivi ont retenu surtout les conclusions bizarres. Délaissant l'avancée psychogénétique, elles se sont accrochées pendant des siècles à la notion de rétention spermatique chez la femme, mais n'ont jamais voulu prendre en compte cette phrase pourtant claire sur laquelle nous concluerons l'apport de Galien à l'hystérie : « La passion de l'hystérie n'est qu'un seul nom, mais diverses et innombrables sont les formes qu'elle embrasse »

Au terme de ce survol de la médecine gréco-romaine, comment les choses se présentent-elles ?

On voit donc Asclépios revenir en force. Galien était, comme l'avait été son savant de père, un fervent d'Asclépios : alors si le grand médecin s'inclinait devant le dieu guérisseur, on ne peut qu'admettre que les gens moins savants en aient fait autant. La médecine s'est tellement abâtardie qu'elle a perdu son statut de science. La domination des méthodistes a transformé la médecine en une série de recettes de plus en plus simples et de plus en plus réduites : il était facile de les apprendre par cœur, il suffisait de savoir lire. Ainsi les dames romaines, à qui toutes les professions libérales étaient interdites, avaient accès à la médecine. A la médecine, oui, mais à rien de mieux.

Ce qui a également facilité l'accueil par les docteurs de l'Église Catholique et Romaine de l'enseignement de Galien, ce sont ses écrits philosophiques. Très inspiré d'Aristote, admirant l'extraordinaire adaptation de l'organe à sa fonction, il a invoqué une puissance omnisciente pour avoir créé cette vie si complexe et si parfaite. Ce qui fait qu'il s'approche par là du monothéisme, et que, s'il n'était naturellement pas chrétien, aux yeux des pieux docteurs, il n'était tout de même pas un barbare. Ancien chirurgien de gladiateurs, soumis à Asclépios, Galien de Pergame a pu dominer pendant des siècles l'enseignement religieux rigide du Moyen-Age.

Après Galien, donc, renouveau du mysticisme, puis percée du monothéisme. Avec Saint Augustin, la pureté va devenir la vertu première, - ce qui va faire problème pour l'hystérie, et son étiologie de continence et puis l'horreur de la sexualité va devenir la haine de la femme, de l'hystérique, enfin de la sorcière.

Paracelse le premier, au XVe siècle, va secouer la rigidité du latin, au XVIe Ambroise Paré va ressusciter le savoir gréco-romain, mais il faudra attendre le XVI^e siècle, avec Sydenham, pour trouver enfin une conception acceptable de l'hystérie, qu'il a décrite comme, - la maladie la plus répandue avec les fièvres, - atteignant les hommes comme les femmes, - d'origine psychique, donc à classer comme forme de maladie mentale.

A ce propos, concluons avec Freud. Avec sa phobie d'être accusé de plagiat, on sait que non seulement il fuyait les références, mais qu'il se flattait en plus d'une certaine ignorance des grands philosophes et des grands médecins. On sait pourtant de sa culture qu'elle était loin d'être mince : il voulait en faire table rase, afin que tout ce qu'il énonçait ne pût venir que de lui. Nous avons pourtant vu, lors de l'affaire Tausk, qu'il avait été le premier, et le seul, à relever le lapsus de ce dernier quant à la filiation Platon-Aristote.

Peut-on admettre que Freud ait ignoré la médecine gréco-romaine, alors que n'importe quel cuistre jonglait avec les citations d'Hippocrate, Celse, Soranus et Galien surtout ? S'il a tu ces références anciennes pour créer et non faire resurgir, il faut tout de même convenir que la nouveauté de ce qu'il apportait aurait été admise plus facilement si elle avait pu prouver des racines au niveau des anciens qui étaient encore révéérés.

Enfin gare nous : tâchons de ne pas faire de Freud et de Lacan les Galien de l'hystérie.

J.L. BAUDRY : Il faut remercier Diane Chauvelot de son parcours travers l'Histoire. Nous voyons que s'il s'est posé la question, et si nous nous posons une question, sur le lieu de l'hystérie, la médecine y a répondu, mettons-la à sa place. Il faut dire en contrepartie que l'hystérie aura eu pour fin, pour dessein, de remettre aussi la médecine à sa place.